

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Les Dons et Legs
au
Musée du Louvre
pendant la guerre
1914-1918

NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA
SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

Le 3 Mars 1920

PAR

M. RAYMOND KÖCHLIN
Président de la Société.

PARIS
IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

509p

RTp

Bibliothèque Maison de l'Orient



130191

LES DONATEURS DU LOUVRE

NOTICES

LUES

AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES DE LA SOCIÉTÉ

- Louis LACAZE, par M. Louis Legrand (1902).
HIS DE LA SALLE, par M. Eugène Lecomte (1903).
CHARLES SAUVAGEOT, par M. Louis Legrand (1904).
Le Baron DAVILLIER, par M. Gaston Brière (1905).
Le MARQUIS DE RIVIÈRE et la donation de la *Vénus de Milo*, par M. Etienne Michon (1906).
THOMY THIÈRY, par M. Louis Legrand (1907).
EUGÈNE PIOT, par M. Maurice Tourneux (1908).
Les Donations de la FAMILLE DE ROTHSCHILD, par M. Raymond Kœchlin (1909).
LOUIS COURAJOD, par M. Paul Vitry (1910).
La Collection CHAUCHARD, par M. Jean Guiffrey (1911).
JULES MACIET, par M. Raymond Kœchlin (1912).
Le Comte Isaac de CAMONDO, par M. Gaston Migeon (1913).
Les Collections d'Extrême-Orient du Musée du Louvre et la donation GRANDIDIER, par M. Raymond Kœchlin (1914).
Le Musée du Louvre pendant la Guerre, 1914-1918, par M. Edmond Pottier, membre de l'Institut (1919).

RTp 503p

LES DONs ET LEGS

AU

Musée du Louvre

pendant la guerre

1914-1918



NOTICE LUE A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE

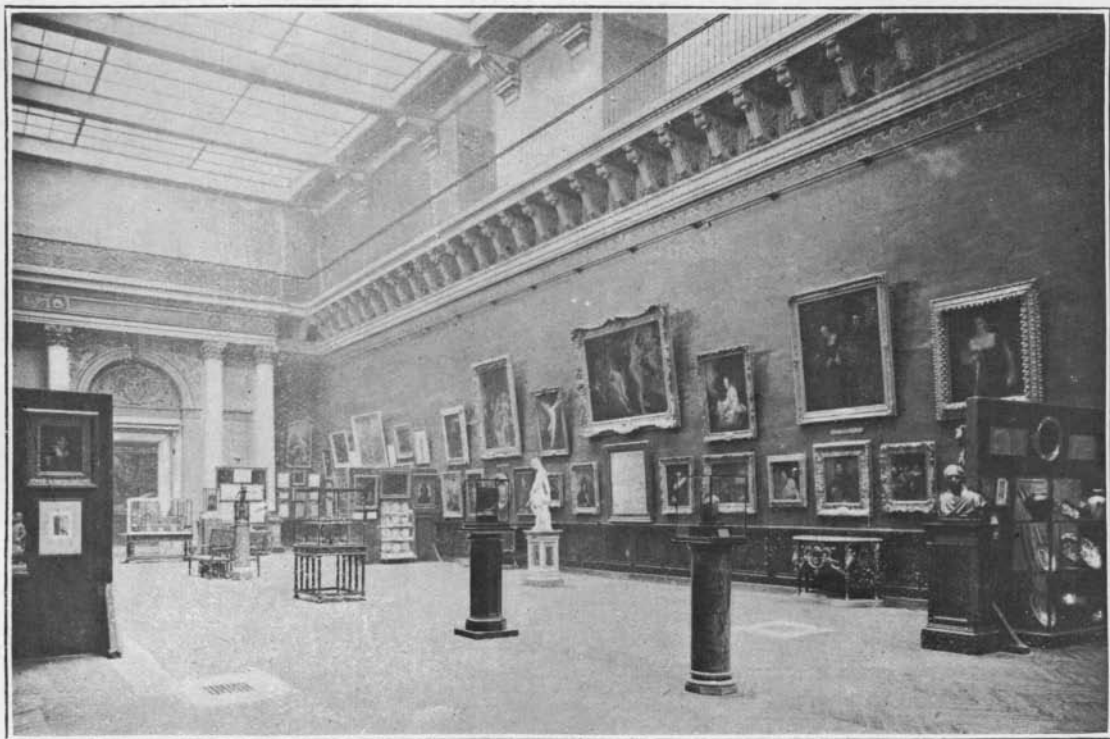
Le 3 mars 1920

PAR

M. RAYMOND KŒCHLIN

Président de la Société.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU LOUVRE



LES DONs, LEGS ET ACQUISITIONS DU LOUVRE PENDANT LA GUERRE.

(1914-1918)

LES DONS ET LEGS

AU

Musée du Louvre

pendant la guerre

1914-1918

MESDAMES, MESSIEURS,

Dans une émouvante lecture dont vous vous souvenez tous, M. Edmond Pottier a retracé l'an dernier, à notre première Assemblée Générale du temps de paix, les vicissitudes du *Musée du Louvre pendant la guerre*. Il vous a montré le déménagement des collections, les territoriaux envahissant les galeries, chargés de bottes de paille et de planches, les tableaux décrochés et à la hâte emballés, le départ pour le Midi, enfin les salles vides, avec, aux fenêtres, des sacs de terre pour protéger contre les éclats d'obus les derniers objets restés en place. Le spectacle était lamentable et justifiait toutes les angoisses des conservateurs. Au même moment pourtant où le Musée semblait voué à la ruine, déjà les signes précurseurs apparaissaient d'une renaissance singulièrement glorieuse; l'excès même de ses maux allait encore le rendre plus cher à ses amis. Les salles en effet demeuraient closes, mais les amateurs savaient trouver le chemin des

**

cabinets de la conservation et y apportaient l'un après l'autre quelques précieux objets prélevés sur leurs collections, à l'instant de les mettre eux aussi à l'abri ; l'on vit les mêmes trains qui amenaient à Toulouse les chefs-d'œuvre traditionnels emporter des dons magnifiques qui s'y venaient joindre, et ceux des amateurs qui ne pouvaient se décider à se séparer de leur vivant des chers souvenirs de leur vie, pensaient, en faisant leur testament, à ce musée pour lequel ils craignaient tout. Ce fut pendant plus de quatre ans une merveilleuse émulation de générosité, si bien que, quand, l'exil terminé, le Louvre fut prêt à rouvrir ses portes, le public y apprit avec surprise qu'une grande salle serait occupée tout entière par les dons et les legs récents. Il a paru nécessaire aux Amis du Louvre de consacrer une de leurs notices annuelles à ces donateurs de la guerre ; elle montrera la joie du Louvre après sa désolation, mais nous serons unanimes assurément à regretter que l'orateur qui avait si bien dépeint les jours sombres de notre Musée ne soit pas celui qui aujourd'hui en décrira la triomphante résurrection.

Quand, en février 1919, la salle Lacaze, eut été rouverte, ayant dépouillé l'admirable décor de la collection léguée il y a cinquante ans par l'illustre amateur dont elle porte le nom, pour abriter temporairement sur ses vastes panneaux toutes les œuvres léguées, données, voire acquises (ces dernières sont peu nombreuses) au cours des quatre années de tourmente, le public fut émerveillé, et cette phrase revenait constamment sur les lèvres des visiteurs : « Les tableaux, sculptures et objets d'art réunis ici constituent à eux seuls un musée dont peu de

villes, en dehors des plus riches, offriraient l'équivalent ! Et quelle variété ! Presque tout l'art humain y est représenté par des chefs-d'œuvre, de l'antique Égypte et de la Grèce jusqu'à la lointaine Chine, au Japon et à la Perse, en passant par l'Italie, la Flandre, la Hollande et par la France ! » Il y avait de quoi s'étonner en effet, et l'intérêt croissait encore, quand, l'ensemble admiré comme il convenait, on en venait à étudier les divers apports qui l'avait formé. De glorieuses collections s'y étalaient tout entières, somptueuses et diverses, dont de riches amateurs s'étaient plu à entourer le luxe de leurs existences et qui, à passer des hôtels qu'elles avaient embellis aux murs du noble palais, ne s'étaient guère trouvées dépaysées. A côté d'elles, c'étaient des groupes homogènes, d'abord plus discret, où un chercheur avait mis le soin de toute sa vie à réunir les exemplaires les plus parfaits d'un art qu'il chérissait exclusivement. On reconnaissait au contraire l'éclectisme de certains autres qui, pourvu que le morceau possédât le caractère qui les charmait, l'avaient admis joyeusement dans leur cabinet, quelle que fût la civilisation ou l'époque qui l'avait produit. Et il y avait enfin l'œuvre isolée, soit que l'amateur l'eût jugée la plus digne de représenter à jamais au musée une collection qui devait être dispersée, soit qu'elle fût toujours demeurée seule sous ses yeux, unique objet d'un culte que le public avait mission de perpétuer après lui. Ainsi envisagés, tous ces objets si beaux en eux-mêmes vivent comme d'une vie plus réelle à nos yeux, participant en quelque façon des passions de ceux qui les avaient recueillis et possédés et qui les laissent derrière eux en témoignage.

Les deux donateurs qui ont souhaité que tout le décor de leur vie fût transporté au Louvre sont le baron de Schlichting et M^{me} la marquise Arconati-Visconti. Dès maintenant, la collection Arconati-Visconti a trouvé une demeure appropriée dans le vieux Louvre, et avant longtemps une salle spéciale sera aménagée au delà des Rubens pour l'ensemble laissé par M. de Schlichting; ce sera assurément une des galeries les plus somptueuses du Musée. A pénétrer dans le vaste hôtel du quai de Billy où le grand seigneur russe avait fixé sa résidence, on était comme ébloui par la richesse et la variété des œuvres qui le garnissaient; il semblait que plusieurs hommes, plusieurs générations se fussent donné carrière, comme dans les aristocratiques palais de Londres où pendant deux siècles chaque propriétaire, de père en fils, a ajouté ce qui lui plaisait à ce qui avait plu à ses aïeux. C'étaient des tableaux flamands, comme le célèbre *Ixion* de Rubens provenant des ducs de Westminster; des Hollandais, dont plusieurs, tels *La Baignade* attribuée à Maes et la *Joyeuse Compagnie*, de Leyster, enrichiront la si riche collection formée par le roi Louis XVI; des Italiens, des Français du xviii^e siècle; des statues, dont le *Mercur* de Pigalle et un *Adolescent* attribué à Sansovino; des meubles d'une splendeur toute royale, des miniatures et une collection de boîtes qui passe pour l'une des premières du monde. M. de Schlichting tendait de ses ancêtres un fonds infiniment précieux, d'un secrétaire surtout de Catherine II, nommé Troïchinsky, dont les collections rivalisaient, dit-on, avec celles de sa souveraine; à ce fin connaisseur il devait notamment son célèbre bureau de Roentgen,

don de Marie-Antoinette à l'Impératrice, qui en fit présent à son familier après la mort de la Reine; bien d'autres objets historiques étaient venus entre ses mains et, russe très fervent, il en appréciait tout l'intérêt. Mais dans ses propres choix, ce qui guidait avant tout cet amateur au goût singulièrement large, c'était le désir d'embellir le décor de sa vie, à l'exclusion des modernes préoccupations d'érudition. Or nous devons nous féliciter de ces dispositions que d'aucuns blâmeraient volontiers; si M. de Schlichting a songé au Louvre, alors que tant de ses compatriotes l'incitaient à se souvenir que l'Ermitage de Saint-Petersbourg méritait plutôt sa faveur, peut-être bien est-ce qu'il voyait dans le Louvre moins un Musée que le magnifique palais où ses chers trésors trouveraient à jamais le plus fastueux accueil.

Dans un tout autre esprit a été réunie l'autre collection venue au Louvre dans son entier. M^{me} la marquise Arconati-Visconti, elle aussi, est éclectique; autour des tableaux de la Renaissance milanaise qu'elle tenait de famille et dont plusieurs malheureusement ont péri naguère dans un incendie, elle avait groupé dans ses salons de la rue Barbet-de-Jouy des ouvrages de toute sorte; un *tondo* de Desiderio da Settignano y voisinait avec un pastel de Latour, des ivoires gothiques avec un bahut de Sambin, des céramiques d'Orient ou d'Italie avec des sculptures françaises de toutes époques, et ceux qui ont eu l'honneur de pénétrer dans cet intérieur n'oublieront jamais la grâce sérieuse d'un ensemble si divers et pourtant si harmonieux. Sans doute un œil averti reconnaissait-il dès l'abord que le xv^e siècle et le xvi^e étaient ai-

més avant tous autres et que la maitresse de céans en avait fait son étude, mais guidée par son tact personnel et se fiant aux conseils d'un des plus fins connaisseurs de ce temps, elle avait l'art d'accorder les objets les plus divers et de leur faire une atmosphère. L'entreprise était d'autant plus malaisée qu'elle n'en acquérait aucun sans examiner s'il ne ferait pas double emploi au Louvre, quand il y entrerait, avec quelque autre que le Musée possédait déjà et s'il y comblerait vraiment une lacune; car toujours au plaisir personnel de l'amateur se superposait le sentiment passionné de l'intérêt général, de celui du Louvre, quand il s'agissait de sa collection, de celui de l'Université de Paris quand elle y construisait, à ses frais, l'Institut de Géographie et celui de l'Histoire de l'Art. Cette atmosphère qu'elle avait su créer dans son hôtel, elle eut la joie de la retrouver au Louvre; c'est de son vivant en effet qu'elle se décida à offrir « à la Nation », comme disent si bien les Anglais, toutes les œuvres d'art dont elle avait tant joui, heureuse d'en faire profiter les autres et d'aller parfois seulement, aux heures de clôture, saluer ses anciens amis dans leur nouvelle demeure.

Les amples collections aux compartiments étrangement variés, comme celles du baron de Schlichting et de la marquise Arconati-Visconti, sont rares aujourd'hui; peu de nos demeures parisiennes en comportent de telles; aussi bien l'esprit général de spécialisation a-t-il gagné jusqu'aux amateurs. Cette manière leur est d'ailleurs avantageuse; non seulement ils finissent par connaître en perfection,

et presque sans risque de se laisser tromper par les faussaires toujours aux aguets, le petit coin de curiosité qu'ils se sont réservé, mais à la maîtrise de leur sujet s'ajoute le plaisir de « faire la série », et ce plaisir assurément n'a pas diminué depuis qu'il y a plus de deux cents ans le décrivait La Bruyère. Pour peu qu'on soit familier à Paris avec le monde des amateurs, on ne peut manquer d'être surpris de la quantité de collections spéciales qui y ont fleuri. Certes, il y a une mode en matière de collection ; cette mode est aujourd'hui, pour les tableaux, au xviii^e siècle et nous aurions mauvaise grâce à nier qu'il l'emporte de beaucoup ; on aurait vite fait de compter les ensembles de peinture italienne, hollandaise ou flamande qui subsistent dans ce pays où l'on en rencontrait tant encore au milieu du siècle dernier ; Raphaël, Rubens et Rembrandt ont fait place à Lancret, Boucher et Drouais, et c'est à peine si l'école moderne, tant celle de 1830 que celle des impressionnistes, résiste à la poussée. Heureusement la « curiosité » n'a pas subi autant cet exclusivisme et l'originalité de chacun continue de s'y donner carrière ; le Moyen-Age et la Renaissance ont gardé leurs fervents, aussi bien que la grâce des médailleurs et des coroplastes antiques ; l'Orient musulman et l'Extrême-Orient chinois ou japonais ont leurs adeptes passionnés, comme les faïences françaises et la pâte tendre. Les spécialités les plus diverses s'étaient rencontrées salle Lacaze et c'était un des charmes de leur réunion que l'infinie variété de goût qui s'y marquait ; c'en était un aussi que la qualité de séries formées vraiment sans erreurs par le soin minutieux des donateurs.

De ces séries l'une attirait tout de suite l'attention dans la vitrine spéciale où elle avait été disposée, la collection d'émaux de Limoges et d'ivoires gothiques constituée par M. Doistau. M. Doistau est un grand industriel qui collectionne pour se reposer de la fatigue des affaires, mais sa curiosité est pleine d'étude et, s'il constitue à la fois plusieurs séries, il s'attache avec une égale ardeur à les porter toutes à la perfection. Les miniatures qu'il a recherchées et dont il a déposé au Louvre une suite de près de deux cents, sont choisies avec le goût le plus délicat; la collection de faïences de Rouen qu'il a offerte, entre autres ensembles excellents, au Musée des Arts Décoratifs est parmi les plus complètes et les mieux dosées que l'on connaisse; pourtant c'est la recherche des objets du Moyen Age qui peint le mieux sa manière. Pendant des années, il acheta des émaux champlevés et des ivoires, en garnissant sa maison de Pantin; puis un jour le moment lui parut venu de faire la sélection; de cet ensemble considérable il ne garda qu'une trentaine de pièces, toutes parfaites, provenant toutes des plus illustres collections, et comme il est un fervent ami du Louvre, il les exposa au Musée, puis il les lui donna. La série des ivoires du Louvre est justement célèbre; ceux de M. Doistau l'enrichissent encore, et ce n'est pas peu de dire que ses émaux ajoutent aux trésors de la galerie d'Apollon.

Georges Marteau, lui, s'intéressa presque d'emblée aux arts de l'Orient. Sans doute, graveur de cartes à jouer, il réunit d'abord des tarots et des gravures, tant japonaises que des xv^e et xvi^e siècles, que le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale a recueillies, et il put léguer au Musée

des Arts Décoratifs une incomparable série de « pochoirs » et de tissus précieux du Japon ; le Louvre en a reçu aussi des laques et des gardés de sabre ; mais sitôt que la miniature persane eût été entrevue de lui, elle le conquiert et tout le reste passa à l'arrière plan. Il faisait de longues stations chez les marchands et à l'Hôtel des Ventes, surprenant parfois ses amis par la passion de ses enchères, puis, le soir, rentré chez lui, il étudiait, il comparait les pièces conquises de haute lutte, et s'il n'alla pas tout à fait jusqu'à apprendre le persan pour s'instruire de l'histoire de cet art qui le ravissait, il travaillait constamment avec un persan qui lui traduisait les documents nécessaires. Son érudition devint bientôt si sûre que lui, si timide pourtant, il n'hésita pas, en collaboration avec son ami Henri Vever, à écrire, sous forme de Catalogue, une histoire de la miniature persane, et cet ouvrage est capital en la matière. Une série formée par un tel amateur ne pouvait être que tout à fait remarquable ; avant de la recevoir par les dernières volontés de M. Marteau, le Louvre était assez pauvre en ouvrages de ces maîtres que la mode a adoptés depuis quelques années ; il passe aujourd'hui aux premiers rangs et peut montrer un des ensembles les plus complets qui soient, débutant avec les peintures presque byzantines encore pour finir aux grâces exquises des illustrateurs des derniers siècles.

C'est par le hasard de leur goût que MM. Doistau et Marteau s'étaient intéressés plus particulièrement au Moyen-Age ou à l'Orient, comme MM. Albert et Paul Panier à ces porcelaines de Sèvres qui vont compléter les ensembles déjà entrés

au Musée grâce à M. Thiers et à MM. Seguin et Bichet; M. Paul Garnier, lui, collectionna les montres parce qu'il était horloger et qu'il aimait son métier. Assurément il ne s'attacha pas qu'à l'horlogerie; la Vierge de l'Annonciation en ivoire du XIII^e siècle et les admirables plaquettes qu'il a laissées au Musée sont la quintessence d'une remarquable collection dispersée après sa mort; mais il a tenu à ce que la série de ses montres entrât à peu près entière au Louvre et y représentât un art dont il était l'un des fervents. Ses délicates merveilles se peuvent comparer à ce que les orfèvres et les peintres de boîtes ont fait de plus fin. M. Garnier les goûtait plus qu'un autre parce qu'il les connaissait mieux; non seulement il en avait étudié professionnellement la technique, mais aucun détail de leur histoire ne lui échappait et il a suffi de rédiger les notes qu'il avait prises au cours de sa longue vie, pour dresser de ses montres un catalogue de l'érudition la plus sûre.

Pour M. Roger Galichon, il tenait ses goûts de famille et l'on ne saurait être surpris qu'il eût réuni un ensemble aussi remarquable de dessins français du XIX^e siècle. Son père, Émile Galichon, l'un des premiers directeurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, n'était pas seulement un érudit ingénieux à débrouiller les problèmes de l'histoire de la primitive gravure allemande et italienne (la présence dans sa collection d'un des rarissimes tableaux de Jacopo de Barbari, le Maître au Caducée, y témoigne de ses préoccupations); il avait suivi de près aussi les expositions des contemporains et écrit, sur celle des dessins d'Ingres surtout et de Delacroix, des études pénétrantes. Mort jeune, et avant tout passionné

d'estampes, il n'avait pu qu'esquisser sa collection de dessins ; bien que fervent sportsman, son fils la continua. Le département des dessins français modernes avait été longtemps fâcheusement négligé au Louvre ; le Musée n'avait même profité qu'à demi de l'occasion qui lui fut offerte un jour de puiser dans l'inestimable collection Coutan qui s'ouvrait tout entière à lui, et il avait fallu l'avènement de M. Leprieur pour qu'un sérieux effort fût entrepris. Vous savez l'aide que notre Société a apporté à notre regretté collègue dans sa tâche, celui aussi d'amateurs tels que M. Walter Gay : M. Leprieur aurait été heureux de voir ses cartons de Prudhon, de Géricault, d'Ingres et de Delacroix magnifiquement complétés par l'apport de M. Galichon. M. Galichon d'ailleurs ne borna pas sa générosité au don de sa collection : il y joignit un legs en argent de 600 000 francs qui, s'ajoutant à la fortune du Louvre, permettra à la caisse des Musées de se présenter aux ventes mieux armée pour la lutte.

Des dons d'ensembles princiers comme ceux que forment les collections du baron de Schlichting et de la marquise Arconati-Visconti sont exceptionnels dans la vie d'un Musée, et, quelle que soit la généreuse amitié des amateurs français pour le Louvre, il ne peut pas s'attendre non plus à recevoir bien souvent des séries complètes aussi soigneusement constituées par le travail de toute une existence que celles qu'ont données ou léguées MM. Doistau, Garnier, Marteau et Galichon. Beaucoup d'amateurs pourtant, qui ne sauraient disposer de tant de biens en faveur des Musées, souhaitent qu'après eux quelques-uns des objets qui ont



fait la joie de leur vie soient mis sans cesse sous les yeux de ceux qui ne pourraient les posséder eux-mêmes, noble sentiment qui se combine avec le vœu patriotique d'enrichir le trésor d'art de leur pays, et peut-être aussi avec ce désir de survie que nous portons tous en nous. Des œuvres excellentes sont entrées ainsi salle Lacaze, et non point toujours isolées; le don de M. Peytel et le legs Jeuniette rivalisent avec les plus importants de ceux que nous énumérions, rendus plus précieux encore au Louvre par la façon dont ils lui ont été faits.

M. Peytel est le remarquable financier que chacun sait, et qui se délasse lui aussi de ses multiples affaires en s'entourant d'œuvres d'art. Seulement il se refuse à tout exclusivisme, à toute idée de série; quand une pièce lui plaît ou le touche, il l'acquiert, de quelque temps qu'elle date ou à quelque civilisation qu'elle appartienne; son goût étonnamment sûr lui permet de ne se point tromper et il est assez personnel pour garder une parfaite unité à une collection si diverse. Peu avant la guerre, il avait décidé de léguer vingt objets au Musée, mais il se plut à pousser la délicatessé jusqu'à ne pas procéder lui-même à leur choix et il pria les conservateurs d'en décider; ai-je besoin de dire qu'ils rencontrèrent ample matière et que tous les départements se trouvèrent enrichis? L'Égypte eut sa belle part, les Antiques aussi avec un rare groupe d'enfants en bronze; de même l'Orient musulman, qui reçut verreries, cuivres et faïences et un incomparable tapis de soie, la Chine, la sculpture française de la Renaissance et jusqu'à la peinture moderne, où, à côté d'un portrait de Millet par lui-même, et de Edouard VII de Bastien-Lepage, brille un des plus



poétiques paysages de Sisley. M. Peytel s'était réservé l'usufruit de ces précieux morceaux ; quand vint la guerre et le danger, il souhaita qu'ils partissent avec les autres trésors du Louvre, mais au retour il se refusa à les reprendre et à dissocier ce qui une fois avait été uni. N'est-ce pas là un procédé charmant ?

M. Jeuniette était moins éclectique ; s'il avait toujours aimé les belles choses et s'il les avait toutes aimées, — un Ange en bois de l'école de Reims en témoigne à la salle Lacaze et d'autres œuvres excellentes de France et d'Italie, — c'est à l'Orient musulman qu'il s'était en quelque sorte voué et de longs voyages avaient encore fortifié sa sympathie. Il était le chercheur le plus actif qu'on pût voir et il n'était, de Brousse à Lisbonne, aucune arrière-boutique d'antiquaire qu'il n'eût fouillée. Mais aussi quelles récoltes il rapportait de ses tournées ! Une de ses dernières joies aura été, en pleine guerre, et durant les loisirs forcés que lui laissait sa charge d'agent de change, d'installer dans une belle galerie les cuivres, les tapis, les soieries, les manuscrits et surtout les faïences qu'ils avaient réunis ; l'ensemble en était sans doute unique à Paris, aujourd'hui que les collections Piet-Lataudrie, Delort de Gléon et tant d'autres jadis célèbres ne sont plus. Le Louvre a recueilli beaucoup de reliques de ces collections et, grâce à M. Migeon, un Musée d'art musulman, déjà très remarquable, y a été créé ; M. Jeuniette avait assisté en ami à son développement et bien souvent, en d'intimes causeries, il avait envisagé le temps où, après lui, ses faïences de Rakka, ses plats de Damas, ses carreaux d'Anatolie et sa célèbre chape de velours per-

san viendraient prendre place à côté de leurs frères du Louvre. La mort, hélas, le prit avant qu'il eût donné une forme à ses désirs ; mais des amis dévoués les connaissaient ; son frère, avec une délicatesse parfaite, jugea de son devoir de les exécuter largement et M. Migeon fut autorisé à choisir parmi les plus belles pièces ; vous les avez vues et en avez été charmé. Que sera le jeune musée oriental du Louvre quand il aura été installé dans la belle salle dont en mourant la baronne Delort de Gléon a décidé de faire les frais, quand les morceaux de choix que cette aimable femme lui a réservés, rapportés du Caire à la bonne époque, l'auront encore enrichi ! Que serait-il surtout si quelque coup de baguette ministérielle réunissait un jour tous les trésors d'art musulman dispersés entre Cluny, Sèvres, et les Arts Décoratifs, à ceux du Louvre ! Le fameux *Indian Museum* jadis constitué à South Kensington en serait éclipsé et certes les pièces de M. Jeuniette brilleraient au premier rang dans cet ensemble incomparable.

D'autres amateurs se sont plu à désigner eux-mêmes les objets qui devaient rappeler leur souvenir dans les collections nationales, soit que, dans d'importants ensembles, ils en eussent choisi un ou deux particulièrement caractéristiques à leur gré, soit qu'ils eussent désiré être représentés par la pièce unique venue entre leurs mains, qu'ils l'aient reçue de famille en héritage souvent lointain, ou qu'ils en aient un jour été tentés et que pour le bonheur de leur vie ils aient succombé à la tentation. Toute une histoire de l'art pourrait être écrite à l'aide des seuls documents isolés, si l'on peut dire, que le Musée a recueillis ces dernières années de

la générosité des amateurs. Les Antiquités asiatiques et égyptiennes y seraient représentées par les dons de MM. G. Picard, Sursock, Léon Heuzey, Hussein effendi Reched et de l'Alliance israélite. La part de la Grèce serait plus belle ; au groupe de bronze déjà cité et à un rare vase de la donation Peytel, à d'intéressants objets découverts par M. Henry Aragon dans ses fouilles de Castel-Rousillon, à d'autres venus par l'entremise de nos corps expéditionnaires d'Orient et qui de ce fait nous doivent être particulièrement chers, aux morceaux offerts par M. Collignon et par les familles du D^r Pozzi et du marquis de Vogüé, et aux figurines de terre cuite de la collection Duruflé, il faut ajouter cette rare merveille qu'est une tête de jeune homme provenant de la frise du Parthénon ; le roi de Grèce l'avait offerte à Daveluy, le premier directeur de l'Ecole française d'Athènes au milieu du XIX^e siècle ; son gendre, M. de la Coulonche, l'avait précieusement conservée : à la demande de M. de Villefosse, Mlle de la Coulonche s'en est désaisie en faveur du Louvre. La Salle Grecque s'en trouvera notablement enrichie et nous aurons plaisir, à chaque visite que nous y ferons, à rendre grâce à la généreuse donatrice.

La Chine et le Japon sont en grande faveur parmi nos amateurs ; nous avons dit déjà tout ce que le don Peytel et le legs Marteau avaient ajouté aux jeunes collections si intelligemment formées par M. Migeon ; elles ont été enrichies par une curieuse fibule, don de M. Paul Mallon, où les rapports se lisent ouvertement de l'art chinois archaïque et de ce que nous appelons l'art barbare ; par des cloisonnés et des porcelaines qu'a laissés

M. Emile Huart, inspecteur général des finances, un des amis et des élèves de Grandidier ; par de belles gardes de sabre japonaises, don de M. Decour ; par une peinture chinoise donnée en souvenir de l'amiral Mouchez et par deux charmants kakémonos qui se font pendant, un *Daimio et son Ecuyer*, de Mitsunobu, qu'on doit à MM. Louis Gonse et Hugues Krafft. Quant à l'Orient musulman, MM. Peytel, Marteau et Jeuniette n'ont pas été seuls à en augmenter les séries ; à eux se sont joints la marquise Arconati-Visconti, qui a offert un rare petit cuivre turc incrusté, en souvenir de M. Raoul Duseigneur ; M. Kélékian, M. Maurice Soultzbach et la Société des Amis du Louvre, à qui on doit d'intéressantes céramiques de fouille ; M. Gompertz enfin, tombé au champ d'honneur, dont la veuve a voulu que la mémoire fût conservée au Louvre par une élégante petite coupe persane.

Si nous passons à la sculpture et aux objets d'art du Moyen Age et de la Renaissance, les origines seront représentées par l'expressive *Tête de Christ* du XII^e siècle, don de M. Jacques Doucet, et par l'Aquamanile en forme d'oiseau, de la même époque, que les héritiers de M. et M^{me} Chabrière-Arlès ont offerte au Musée en souvenir d'un magnifique ensemble qui avait été leur et a dû être dispersé. On sait ce que les dons Arconati-Visconti, Doistau, Jeuniette et Peytel ont ajouté de morceaux remarquables aux séries déjà si riches de sculpture gothique formées par Courajod et M. André Michel ; M. Soultzbach a contribué de même à leur développement. Mais il faut faire une place à part à une œuvre de la Renaissance italienne, le buste célèbre de Dietisalvi Neroni par Mino de Fiesole, l'une des

gloires de la collection Gustave Dreyfus, dont la famille du collectionneur s'est séparé pour qu'il en garde au Louvre la mémoire. C'est une des pièces les plus importantes qui y soient entrées depuis longtemps et émouvante à l'égal des plus grands chefs-d'œuvre. Un groupe précieux, le *Saint-Jérôme* de Bellano, l'avait précédé, legs de M. Dreyfus lui-même, qui l'avait choisi entre tant d'autres pour représenter au Musée son incomparable collection de bronzes, et l'on ne saurait ne pas mentionner une Paix Siennoise du xiv^e siècle et d'autres objets excellents donnés en souvenir d'Alfred André, le restaurateur universellement célèbre; les céramiques italiennes léguées par Raoul Duseigneur; quelques pièces de rare qualité que le comte Lair a distraites de ce Musée de Saumur qui va prendre vie grâce à lui, et deux bronzes italiens, legs de M. Granet, un jeune archéologue tombé, lui aussi, au champ d'honneur.

L'accroissement de la collection de dessins n'a pas été moins extraordinaire. Un jour, M. Bonnat a fait porter au Louvre, tout simplement, l'album de *Dessins de Rembrandt* (ils sont 90) qu'il avait mis sa vie à rassembler et dont l'acquisition place la série du musée au premier rang de celles du monde entier. M. Bonnat, comme président de la *Fraternité des Artistes*, avait fait par son active générosité l'admiration de ceux qui l'avaient vu à l'œuvre durant la guerre; il a prétendu célébrer la victoire à sa façon, en donnant au Louvre ce qu'il avait de plus précieux; vous reconnaîtrez avec moi que cette façon est d'une belle élégance. A côté des dessins de Rembrandt, peuvent « tenir » le dessin de Brouwer, offert par M. Camille Benoit, conser-

vateur honoraire, et sans doute aussi la série des trente-six sépias de Claude Lorrain acquise par notre Société, avec le concours toujours vigilant de M. Fenaille, à la vente de l'illustre collection Heseltine. A la différence des grands musées anglais, le Louvre était très pauvre en dessins de l'un de nos plus grands paysagistes; grâce à vous, voilà la lacune comblée. Pour les dessins modernes, arrive « ex-æquo », si l'on peut dire, avec le legs Galichon, la série des Barye de M. Zoubalov. C'est avant la guerre que cet ami si généreux avait commencé de former au Louvre l'ensemble de dessins et d'aquarelles de ce maître qui lui tient si fort au cœur; il n'a cessé de l'enrichir depuis, et nulle part assurément le grand animalier ne triomphe comme au Louvre. Il faut citer deux autres Barye légués par M. Pierre Goujon, député, mort au champ d'honneur; d'excellents crayons d'Ingres, offerts ou laissés par M. Bonnat, le comte Hallez-Claparède et M^{me} Léon Say; les dessins et aquarelles de Delacroix acquis par notre Société à la vente Degas et à celle de notre collègue Paul Leprieur, qui ne déparent pas un fond dès maintenant admirable; un *Roi de Rome dormant*, de Prudhon, charmant crayon donné en souvenir de M. et M^{me} Hippolyte Adam; l'esquisse originale, don du baron Chassériau, pour la *Paix de Chassériau*, l'une de ces fresques de la Cour des Comptes dont notre Société a assuré la mise sur toile, hélas bien difficile après tant d'années d'abandon; une *Danseuse* de Degas enfin, que M. Viau a ajoutée à la série dès maintenant célèbre des dessins du maître pour la *Sémiramis* et les *Malheurs d'Orléans* acquis par le Luxembourg.

Et nous arrivons à la peinture! Les écoles étran-

gères sont représentées, de façon remarquable parfois, à la collection Schlichting et nous avons dit l'intérêt du Jacopo de Barbari du legs Galichon ; on ne saurait ne pas s'arrêter devant un Breughel le Vieux et un Jérôme Bosch, ces deux maîtres si rares, si mal connus en France, tableaux que M. Camille Benoit avait découverts et qui garderont au musée la mémoire de ce conservateur au goût si raffiné ; et il serait ingrat de passer sous silence le *Miracle de Saint-Nicolas*, de la primitive école de Sienne, l'un des bijoux du legs Duseigneur ; le plafond de la villa Trevisani par Véronèse, don de M^{me} Paris ; le *Cavalier* de Roland Savery, offert par M. Rodrigues ; une *Marine* de Turner, par Lady Pirbright ; un *Both* d'Italie, par M. Edmond Ployer, un portrait de M^{me} Naryshkine, la protectrice de Diderot, œuvre de Levitzki et don anonyme d'un Ami du Louvre, et une petite Vierge flamande du xvi^e siècle offerte par M. le Docteur Weber.

Toutefois, la part de la France est autrement ample et c'est toute l'histoire de sa peinture presque qu'on peut passer en revue salle Lacaze. La tête de série est la *Pitié de Notre-Seigneur* de la fin du xiv^e siècle qui provient de la collection Camille Benoit, œuvre capitale dans l'histoire des origines de notre art, que la générosité toujours en éveil de M. Fenaille a fait entrer au Louvre ; à noter ensuite un bon tableau du xv^e siècle donné par M. Soultzbach avec réserve d'usufruit ; puis c'est la *Famille de Paysans* de Lenain, de l'ancienne collection Marmier, célèbre sitôt que le musée l'eut acquise sur un fonds légué par M. Pernollet. Le xviii^e siècle, représenté par de jolies œuvres dues à

la libéralité de MM. Huart et Ch. Rivière, de M^{mes} Baudin et Léon Say, sans compter la donation Schlichting, est dominé par le *Souffleur* de Chardin, l'un des premiers ouvrages du maître, portrait, dit-on, du peintre Aved, présenté par M. Paul Bureau. Enfin nous voici au XIX^e siècle. Les « Classiques » sont représentés par David, avec le portrait de l'acteur Bernard (legs Ployer); par Amaury Duval, dont Jules Lemaitre a légué l'une des plus curieuses figures, celle de la comtesse de Loynes; par Dubuffe, dont on comprend la vogue, à voir le portrait de la comtesse Hallez-Claparède, l'une des plus jolies femmes de son temps (legs Hallez-Claparède); par Fantin-Latour, si dédaigné de son vivant, et dont nos musées ont recueilli dès maintenant les œuvres les plus marquantes, l'*Atelier des Batignolles* et l'*Hommage à Delacroix*, auxquels s'ajoutent, grâce à M. Blémont, le *Coin de Table*, et, grâce à M. Adolphe Jullian, le portrait du critique musical bien connu et *Autour du Piano*; par M. Bonnat enfin, dont on a été heureux de voir abriter dans notre glorieuse demeure, par la vertu du fonds Pernollet, le chef-d'œuvre, le *Portrait de M^{me} Pasca*, salué en 1874 par l'admiration de tous et qui, après quarante ans, continue à nous charmer par sa magistrale tenue. Ce qu'on appelle le romantisme, mais qui nous semble aujourd'hui si foncièrement traditionnel, trouve sa place tout auprès: voici un portrait de Géricault, donné par M. et M^{me} Fourié en souvenir de Paul Colin; un autre, de la fille de Barye, que M. Zoubalov a ajouté à la merveilleuse série des fauves; le portrait de la sœur de Chassériau et le fameux tableau des *Deux Sœurs*, l'une des œuvres les plus nobles de la pein-

ture française, l'une des plus souhaitables pour le Louvre, que le baron Chassériau y a introduite en même temps que le *Macbeth* et le *Caïd* ; un Corot aussi, et de la plus rare qualité, cette *Cathédrale de Sens*, où le vieil artiste à l'œil prodigieusement jeune a comme ramassé une dernière fois les enchantements de son art (don Zoubalow) ; un Ribot, le *Sermon*, don de MM. Bernheim jeunes, en souvenir de leur père ; des études enfin de Delacroix, de Corot, de Daubigny et de Jongkind que M. E. Moreau-Nélaton avait données naguère à son fils Dominique ; le jeune homme mort pour la France, son père a décidé de les réunir aux chefs d'œuvre de la collection Moreau et ils l'iront rejoindre au Pavillon de Marsan, en même temps qu'un touchant et symbolique Maurice Denis, *la Foi et l'Espérance conduisant les soldats de France*. Et le Louvre qui, lors de la donation Camondo, s'était déjà ouvert aux plus modernes de nos peintres, à ceux qui, après avoir longtemps effarouché le public, ont fini par le si pleinement séduire, le Louvre leur a de nouveau fait accueil, momentanément, il est vrai, puisque c'est le Luxembourg qui, aux termes des règlements, les doit abriter ; le *Portrait de Famille* de Degas, si discuté encore, mais qu'on ne tardera pas à reconnaître comme un émouvant chef-d'œuvre, a été acquis avec le concours du comte et de la comtesse de Fels et de la famille du maître ; la Société des Amis du Luxembourg y a joint une *Etude de Mains* pour le même tableau ; M^{me} Emile Zola a donné, sous réserve d'usufruit, trois Manet, le célèbre portrait de son mari, son propre portrait et une étrange aquarelle, le *Christ pleuré par les Anges* ; à côté du Sisley de M. Peytel, Renoir

force glorieusement l'admiration avec son merveilleux *Portrait de M^{me} Charpentier* que les Amis du Luxembourg, déjà nommés, ont su si heureusement s'approprier, et il n'est pas jusqu'aux révolutionnaires, ou soi-disant tels, qui n'aient franchi le seuil du sanctuaire, puisque M. Goujon, dont nous avons déjà dit la mort au champ d'honneur, a fait accepter un Toulouse-Lautrec et un Van Gogh. En pendant à ces œuvres françaises, on ne manquera pas de goûter la série de peintures anglaises contemporaines offertes au Luxembourg par son généreux ami qui est M. Davis.

A ce long palmarès, que vous ne sauriez, j'espère, tenir pour fastidieux, il faut ajouter encore les dons en argent, 600 000 francs de M. Roger Gallichon, 100 000 francs de M. Pernollet, 40 000 francs de M. Milliet, destinés à l'École du Louvre, et une maison sise rue du Pré-aux-Clercs, donnée par M^{me} Denouille. Vous en pouvez juger, Mesdames et Messieurs, la race des grands donateurs n'est pas éteinte, celle des Sauvageot, des Lacaze, des Thommy-Thiery, des Moreau-Nélaton, des Camondo, des Maciet et des Martin Le Roy, et le courant ne s'arrête pas, qui, depuis près d'un siècle, enrichit constamment le Louvre ; la guerre même n'y a pas fait obstacle et jamais peut-être ne s'était-il mieux manifesté que durant ces cinq années d'effroyable tourmente. Cette accumulation de dons et de legs durant ces instants critiques, à un moment où le musée dépouillé semblait courir les plus cruels dangers, permet de bien augurer de l'avenir. Nous ne saurions nous le dissimuler, quelque riche que soit aujourd'hui la Caisse des Musées, la concurrence étrangère, aggravée par le taux des changes

et par bien d'autres causes, deviendra pour elle chaque année plus rude ; à peine de temps en temps pourra-t-elle acquérir, au prix des plus lourds sacrifices, quelque œuvre hors pair, et son seul espoir est dans la collaboration généreuse du public. Cette collaboration ne lui fera pas défaut, car le public sent à merveille combien la prospérité du Louvre est étroitement liée à la gloire de Paris ; le Louvre en demi-sommeil, quelque chose manquerait à l'attrait de la grande ville et c'en serait fait d'un de ses charmes les plus puissants. Rappelez-vous ces grappes d'Américains qui se pressaient dans les salles aménagées à la hâte, devant les Raphaël, les Titien, les Rembrandt, devant la Joconde surtout, objet de l'ardente curiosité de tous ; que sera-ce quand le tourisme aura repris, que les millions d'étrangers qui annoncent leur visite seront arrivés parmi nous ! Paris, certes, leur fera grand accueil, mais il faudra que celui du Louvre soit particulièrement flatteur. A la conservation incombe pour une grande part de le préparer ; elle réinstalle les salles dans un ordre plus logique et met les œuvres en meilleure lumière, au prix de dépenses sur lesquelles l'Administration des Beaux-Arts ne devra pas hésiter ; il lui faudra accorder les cartels avec les données de la science et publier des catalogues pratiques et bien illustrés ; le travail est entrepris, fort avancé sur certains points et nous ne saurions douter qu'il ne soit mené à bien ; nos conservateurs sont gens de goût et d'érudition et pleins d'activité. Mais leur tâche ne saurait être pleinement remplie sans l'aide constante des amateurs : c'est aux amateurs à enrichir le Musée. Nous savons par d'intéressantes confidences combien les dons de guerre

réunis dans la salle Lacaze en nombre si impressionnant ont surpris et charmé ceux de nos visiteurs étrangers qui réfléchissent; leur estime s'en est accrue pour la vitalité de notre pays. Gardons-nous de laisser s'atténuer de tels sentiments et que notre patriotisme artistique demeure toujours en éveil. Au reste, Mesdames et Messieurs, pourquoi insisterais-je? Nous sommes ici en Assemblée Générale des Amis du Louvre; aucun de nous ne saurait oublier quelles tâches ce titre lui impose, et dont l'une des plus urgentes est de répandre autour de soi l'idée des devoirs sans cesse renouvelés du public envers notre grand Musée national.

84898. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

